

DES CONDITIONS PATHOGÉNIQUES DE LA VARIOLE

ET

DES PRINCIPALES INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES (1).

Sommaire. — De l'épidémicité et de la contagion. — Aptitude et immunité. — Des maladies miasmiques, contagieuses, infectueuses.

Évolution de la variole : périodes d'invasion, d'éruption, de dessiccation.

Des variolés bénignes, graves, malignes. — Formes adynamique, putride ataxique.

Accidents divers : Croup varioleux, hémorrhagies, etc.

Indications thérapeutiques. — Régime, précautions hygiéniques.

Traitement des complications : Nécessité de réprimer les pustules des paupières; cautérisation du larynx.

Des lotions, des bains et autres moyens locaux.

Traitement des formes malignes.

Méthodes abortives.

MESSIEURS,

Depuis un an la variole exerce des ravages dont la vaccine nous avait déshabitués. Il ne faut pas croire cependant que l'épidémie actuelle ait sévi tout à coup comme un orage inattendu. Depuis trois ou quatre ans au moins, les varioleux se montraient dans nos hôpitaux en nombre plus considérable que par le passé. Des bouffées épidémiques se manifestaient chaque printemps et se prolongeaient pendant l'été; et c'est à l'occasion de ces recrudescences vernaies que j'ai plusieurs fois abordé cette étude clinique dans mes conférences de l'Hôtel-Dieu. Ces recrudescences, disais-je, et cette appréciation est encore applicable à l'épidémie actuelle, malgré son expansion considérable, ne sont que des images affaiblies de ces terribles

(1) Leçon publiée dans la *Gazette des hôpitaux*. — 1871.

épidémies qui, dans les siècles précédents, levaient sur la race humaine un si funeste tribut, et dont les médecins des XVII^e et XVIII^e siècles nous ont laissé de saisissantes peintures. Depuis la découverte de Jenner, non-seulement les cas de variole sont infiniment moins nombreux, mais ils sont généralement moins graves; la maladie n'attaque le plus souvent que des organismes déjà modifiés par la vaccine et sur lesquels le contagium exerce ordinairement une action moins profonde.

Cependant, par intervalles, ces cas se multiplient dans certaines localités et présentent en même temps un caractère plus fâcheux. Ils revêtent parfois la forme putride ou maligne et nous montrent, sous forme épidémique, ces variétés que la vaccine avait rendues exceptionnelles.

Ainsi la variole est à la fois épidémique et contagieuse. Quel est le rapport de ces deux termes, et comment peut-on les concilier? Ces dénominations ont si souvent donné lieu à d'interminables et stériles discussions, qu'il importe d'en bien préciser le sens. On appelle épidémique une maladie qui sévit à la fois sur un grand nombre d'individus; une maladie contagieuse est celle qui peut se transmettre d'un organisme malade à un organisme sain. En dehors de ces notions simples et claires, qui offrent à l'esprit un sens bien déterminé, il n'y a que subtilité et confusion. Ainsi, certains médecins, s'attachant à l'étymologie littérale du mot contagion, exigent la transmission par contact ou l'inoculabilité comme condition des maladies contagieuses. Cette distinction est tout artificielle et prise en dehors des conditions essentielles du phénomène.

Que le principe contagieux pénètre dans l'économie par le tégument externe ou interne, qu'on le fasse arriver par inoculation dans la trame cellulaire, il y a toujours contact de ce principe avec les tissus vivants, et par conséquent contagion dans le vrai sens du mot. Ceux qui veulent restreindre l'acception de ce mot à l'action du virus qui pénètre par la peau n'ont pas réfléchi que souvent on ignore par quelle route ce virus a passé, que souvent il peut suivre différentes voies. Ainsi, pour rester dans mon sujet, la variole est inoculable; elle peut être communiquée par contact, et l'on ne peut douter qu'elle ne se transmette par l'intermédiaire de l'air, quand on la voit se développer si fréquemment chez des individus qui sont entrés dans nos salles d'hôpitaux, et qui, sans s'approcher des lits des varioleux qui s'y trouvent, éprouvent, au bout de quelques jours, les premiers symptômes de la maladie. Certaines

affections, dont la contagiosité n'est pas contestée, sont difficilement inoculables, comme la scarlatine et la rougeole, ou même n'ont pas encore été inoculées, comme la coqueluche, et elles se propagent activement par le milieu atmosphérique, ce qui peut être expliqué par cette donnée physiologique : que, de toutes les parties de la surface tégumentaire, la muqueuse pulmonaire paraît être celle qui possède au plus haut degré la faculté d'absorption. La vaccine, dans l'espèce humaine, ne paraît transmissible que par inoculation.

Malgré ces différences dans la voie qui suit le principe morbifique pour pénétrer dans l'organisme, il y a entre toutes ces affections une condition pathogénique commune qui domine ces dissemblances ; cette condition est leur transmissibilité d'un organisme malade à un organisme sain.

Que ce soit l'air ou un liquide organique qui serve de véhicule au contagium, ces circonstances sont accessoires et secondaires, puisqu'elles peuvent, comme nous l'avons dit, varier pour la même maladie.

Les maladies contagieuses se transmettent par l'intermédiaire d'une matière contagieuse ou *contage*, à laquelle on donne plus particulièrement le nom de virus quand elle se présente sous forme liquide.

Il y a d'autres maladies qui ont également pour cause une matière organique introduite dans l'économie ; mais cette substance morbifique a son origine dans le milieu ambiant ; c'est dans ce milieu que l'organisme la puise, il ne la reproduit pas ; il ne la transmet pas à d'autres organismes ; ce poison organique s'appelle *miasme*. Les affections auxquelles il donne naissance sont dites miasmatiques ou infectieuses. La fièvre intermittente est le type des maladies miasmatiques.

Certaines maladies sont à la fois miasmatiques et contagieuses. Établissant entre ces deux groupes une de ces transitions qu'on observe entre tous les groupes naturels, l'agent qui les produit paraît se développer primitivement en dehors de l'organisme ; mais quand il y a pénétré, il s'y multiplie, comme s'il y trouvait un terrain favorable à son évolution, et ces affections peuvent se transmettre de l'organisme infecté à d'autres organismes ; le miasme devient contage. C'est à ce groupe qu'on a quelquefois réservé le nom de maladies infectieuses, quand elles se développent sous l'influence de l'agglomération d'organismes sains ou malades ; mais, quelles que soient les circonstances au milieu desquelles il se développe, l'agent infectieux reconnaît, comme le miasme, pour condition de son développement,

la décomposition de matières organiques. Entre lui et le miasme, il y a cependant des différences essentielles. Qu'on donne, si l'on veut, à ces maladies, eu égard à leur origine, le nom d'infectieuses, elles n'en doivent pas moins être rangées aussi parmi les maladies contagieuses ; elles peuvent présenter les deux modes pathogéniques. Tel est le typhus, qui se développe dans un milieu atmosphérique vicié par l'accumulation d'êtres vivants et de matières organiques en décomposition, dans les camps, dans les prisons, dans les villes assiégées, et peut être ensuite transporté par les malades, probablement même par les objets dont ils ont fait usage, à une grande distance du foyer d'origine. Tel est le choléra asiatique, qui, né dans le delta du Gange, parcourt l'Asie en suivant les traces des caravanes, et, de là, se propage dans tous les pays, sous tous les climats, à travers les voies ouvertes par la civilisation aux relations internationales.

La fièvre jaune, qui a son origine sous les tropiques, exige au contraire pour sa propagation des conditions déterminées de température et d'altitude.

On a nié que ces deux dernières maladies fussent contagieuses, parce qu'elles semblent pouvoir se développer autrement que par contagion ; mais c'est un caractère qui leur est commun avec le typhus dont la contagiosité est généralement reconnue, et d'ailleurs cette distinction me paraît une pure subtilité.

La contagion, je le répète, se transmet par l'intermédiaire de l'organisme humain ; voilà un caractère défini, facilement appréciable. L'origine première du contage échappe le plus souvent, au contraire, à notre détermination. Connaissons-nous l'origine première des affections acclimatées dans nos contrées, comme la variole et la scarlatine, qui semblent actuellement le résultat habituel de la contagion ? On ne peut donc trouver dans l'origine première des maladies contagieuses un caractère nosologique qui puisse servir à les distinguer.

Ainsi le contage, avons-nous dit, quelle que soit la source initiale, après avoir pénétré dans l'organisme, s'y reproduit et s'y multiplie, il y fait graine et par cette reproduction, cette multiplication, il peut infecter d'autres organismes ; il fait souche, comme dit M. Pidoux ; il devient procréateur d'une espèce morbide, qui pour cela même porte le nom de maladie spécifique. La contagion, dit encore M. Pidoux, est le vrai caractère de la spécificité, il n'y en a pas d'autres.

En définissant le contage et le miasme, en étudiant les conditions générales de leur développement, nous avons fait connaître la cause

de la maladie, sa semence, s'il est permis de parler ainsi ; mais toute semence a besoin d'un milieu d'évolution, d'un terrain. Tous les terrains ne sont pas également propres à l'évolution de toute espèce de semence ; de même que, dans un autre ordre de phénomènes organiques, un ferment ne produira pas son action spécifique sur toute espèce de substance : la diastase agit sur l'amidon et est sans action sur la fibrine. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans l'évolution des contagions : tout organisme n'est pas apte à subir l'action contagieuse. Les organismes qui possèdent cette aptitude ne la possèdent pas tous au même degré. La variole, une des maladies les plus contagieuses qu'on connaisse, rencontre des organismes réfractaires. J'ai vu dernièrement un sujet non vacciné, qui avait été en contact prolongé avec des varioleux, sans contracter la variole ; avant la découverte de la vaccine, on a cité des exemples de cette immunité. En présence de faits semblables, je ne manque jamais de m'enquérir, autant que possible, si ces individus incapables de subir la contagion n'ont pas été soumis à son influence pendant la vie fœtale ; j'ai rencontré un jeune homme qui avait couché impunément dans la même chambre que ses frères atteints de variole ; interrogée par moi, la mère se souvint que, pendant qu'elle le portait, elle en avait été elle-même affectée ; et elle lui avait ainsi transmis l'immunité qu'elle avait acquise. On rencontre parfois la même résistance à l'impression du virus-vaccin. Je voyais encore, il y a quelques semaines, une personne adulte, chez laquelle la vaccination souvent répétée avait constamment échoué ; je l'ai vue d'autres fois ne réussir qu'après huit ou dix tentatives infructueuses.

Cette aptitude variable à subir l'impression contagieuse ne dépend pas seulement des conditions innées de l'organisme, de son état constitutionnel, mais souvent aussi de conditions accidentelles. Tel individu inaccessible à la contagion à une certaine époque, peut devenir vulnérable quelque temps après ; on en a vu qui, après avoir pendant toute leur vie bravé impunément le contact des varioleux, étaient atteints de variole dans leur vieillesse.

Les fatigues physiques, les émotions morales, les infractions aux lois de l'hygiène peuvent développer cette aptitude. On sait avec quelle facilité les convalescents contractent dans nos hôpitaux les maladies contagieuses.

Enfin cette aptitude peut être modifiée par des conditions extérieures à l'organisme, par les conditions du milieu dans lequel il vit ; comme

les graines ne germent pas dans toute saison, il y a en quelque sorte des saisons pour les contagions, ou en d'autres termes, certaines circonstances extérieures rendent l'organisme plus apte à en recevoir l'imprégnation ; et telle est la cause des épidémies.

Pour suivre cette comparaison toute pleine d'analogies frappantes entre les organismes végétaux et les principes contagieux, on voit certaines espèces végétales qui, après avoir souvent germé dans un terrain, l'épuisent et cessent de s'y développer, n'y trouvent plus les matériaux de leur nutrition, tandis que d'autres espèces y croissent avec énergie. Pour les ferments cet épuisement est encore bien plus constant ; quand une matière organique a subi tout entière l'action d'un ferment, elle devient insensible à une nouvelle impression de ce même ferment. De même les maladies contagieuses, en évoluant dans l'organisme, semblent y épuiser un *je ne sais quoi* qui leur donne l'aptitude à y évoluer ; et jusqu'à ce que ce terrain morbide se soit reconstitué, l'organisme demeure insensible à l'impression des contagions.

Chose curieuse ! certains venins produisent des effets en apparence analogues, Trousseau a remarqué que les éleveurs d'abeilles finissent par subir impunément les piqûres de ces hyménoptères ; la même accoutumance se produit pour les piqûres de moustiques ; j'ai vu des habitants de Venise piqués par ces insectes, sans que leur peau fût très-notablement affectée, tandis que chez les étrangers le même venin produit habituellement d'énormes élevures et un intolérable prurit. L'analogie entre les virus et les venins sous ce rapport me paraît plus apparente que réelle. L'insensibilité pour ces derniers succède à des incitations répétées et ressemble beaucoup à la tolérance qu'un usage habituel développe pour certains poisons. C'est une application de cette loi générale, dépendance des effets de l'habitude, qui veut que l'incitabilité s'émousse ou s'épuise par des incitations excessives et répétées.

Pour la variole comme pour beaucoup d'autres maladies contagieuses, une seule impression ou plutôt une seule imprégnation du virus, alors même qu'elle ne se manifeste que par l'éruption d'un petit nombre de pustules, peut éteindre définitivement l'aptitude à être contagionné ; elle la suspend au moins temporairement et souvent pour un temps très-long. On ne peut donc faire intervenir l'habitude pour expliquer cette immunité. En outre, la différence capitale qui sépare et distingue profondément les venins des contagions, c'est que les premiers agissent sur l'économie à la manière des poisons,

ils traversent l'organisme et s'y épuisent en le modifiant, mais ils ne s'y multiplient pas, ils ne se reproduisent pas, ils ne font pas espèce.

Dans un autre groupe de maladies, dans les phlegmasies, cette diminution de l'excitabilité par la répétition des excitations a été signalée : ainsi Chomel faisait remarquer que chez les individus qui avaient déjà subi plusieurs atteintes de pneumonie ou d'érysipèle, la phlegmasie, lorsqu'elle se montrait de nouveau, offrait en général moins d'intensité, moins de gravité, et une durée moindre qu'à une première attaque. Il y a dans cette analogie une restriction très-importante à établir, c'est que, contrairement à ce qui a lieu pour les contagés, l'aptitude à subir l'incitation morbifique, augmente en même temps que l'intensité de cette incitation diminue par la répétition de la phlegmasie.

Une observation, qui relève de la même loi, a été faite pour les irritations mécaniques des organes. Sanson avait observé que dans l'opération de la cataracte par abaissement, si la première opération n'a donné que des résultats incomplets, et qu'on la répète une seconde, une troisième fois après des intervalles suffisants, les dangers d'inflammation consécutive sont beaucoup moins sérieux qu'après la première tentative.

Si je rapproche ces divers phénomènes, je ne prétends pas qu'ils soient du même ordre, ni qu'ils dépendent d'une loi commune. Mais quand nous ne pouvons arriver par des observations directes à déterminer les faits vitaux, il n'est pas sans intérêt de rechercher s'il n'y a pas dans le monde de la vie des faits analogues qui, sans nous expliquer précisément les premiers, nous les font concevoir et peuvent nous montrer la voie dans laquelle doivent se diriger les recherches pour arriver peut-être à une explication.

D'ailleurs, cette comparaison des virus et des ferments dont, chaque année, depuis que je fais des leçons cliniques, je vous fais ressortir les analogies, n'est pas nouvelle dans la science. Rhazès, le plus ancien historien de la variole, semble l'avoir entrevue quand, à propos des causes de la variole, il dit : cette maladie survient quand le sang éprouve un mouvement de fermentation putride ; qu'il s'en élève des vapeurs et qu'il passe de l'état de moût, auquel on peut comparer celui de l'enfance, à l'état de vin fait, qui ressemble mieux à celui du jeune homme.

Sydenham est beaucoup plus explicite, et il compare le virus variole à de la levûre de bière.

J'invoque ces autorités pour vous montrer que cette comparaison entre les virus et les ferments, que vous êtes habitués à me voir développer depuis bien des années, n'est pas nouvelle.

Mais en signalant tous ces traits d'analogie entre ces deux ordres d'agents organiques, je ne conclus pas, je le répète à leur similitude, bien moins encore à leur identité. La science moderne ne se contente pas d'analogies, pour affirmer la dépendance des mêmes lois ou l'assimilation des phénomènes. Dans ces derniers temps, cependant, des observations très-intéressantes, celles de M. Chauveau, sur le virus de la vaccine, de la variole et de la morve sont venues apporter une présomption puissante en faveur de ces analogies que je fais ressortir à vos yeux depuis longtemps, et si ces observations se confirment, elles constitueront une découverte de la plus grande importance. M. Chauveau a été porté à conclure que la propriété contagieuse des virus ne résidait pas dans un liquide, comme le veulent certains pathologistes (1), mais dans des granules qu'on peut isoler et auxquels il a donné le nom d'*organites inoculables* ; ces granules reproduisent la maladie, dont ils sont le produit, tandis que l'inoculation du liquide, qui leur sert de véhicule, demeurerait sans effet.

En admettant, ce que l'avenir décidera, que ces organites soient assimilables à des ferments, à des organismes végétaux, cela ne porterait aucune atteinte à la doctrine qui affirme l'autonomie de la vie. L'économie vivante n'est pas un terrain inerte qui fournirait passivement aux organites les éléments de leur développement et de leur reproduction, qui n'agirait qu'en vertu de ses propriétés physico-chimiques ; c'est un terrain vivant. Ce principe contagieux, une fois entré dans le cercle de la vie, en trouble toute l'harmonie, en altère toutes les fonctions, en les entraînant momentanément dans une manière d'être, dans une activité tout anormale qui, avant de faire place à l'état régulier et normal, passent par ces périodes d'augmentation, de maturité et de décroissance qui sont la loi de tout ce qui vit. En d'autres termes, l'introduction du contagé dans l'organisme y provoque une réaction vitale ; cet organisme tend à repousser le contagé de son domaine, comme il tend à éliminer tout ce qui trouble son harmonie fonctionnelle.

Mon intention n'est pas de tracer ici l'histoire de la variole, mais

(1) M. Chauffard affirme, sans aucune preuve il est vrai, que les principes virulents sont toujours liquides et sans aucune forme déterminée.

BIBLIOTHÈQUE
FAC. DE MÉD. N. ANTL.

de faire ressortir quelques-unes des indications qui se présentent au médecin dans le traitement de cette affection.

Cependant pour exposer avec quelque méthode ces indications, il convient de rappeler à grands traits l'évolution de la maladie.

Quand le contagé a pénétré dans l'organisme, il y a produit une modification anormale qui s'accomplit dans le silence pendant quelques jours; probablement il se multiplie, il engendre; c'est la période d'incubation, dont la durée est comprise habituellement entre les limites extrêmes de quatre à quinze jours, ordinairement de sept à dix jours. Quelquefois une lassitude insolite, des phénomènes dyspeptiques, indiquent que l'axe cérébro-spinal et le système ganglionnaire ont senti l'impression de l'agent morbifique; telle est la période d'incubation. Alors l'organisme tout entier subit cette impression, il s'émeut, il réagit, une incitation générale se manifeste, la fièvre s'allume, accompagnée de céphalalgie, de rachialgie lombaire, souvent d'épigastrie. Quelquefois du délire, de l'anxiété, des défaillances, de l'assoupissement l'accompagnent et sont souvent le présage d'une éruption confluente.

Les convulsions chez les enfants ne sont pas toujours l'annonce d'une maladie grave, comme en témoigne Sydenham.

L'intensité du mouvement fébrile et des autres troubles fonctionnels est proportionnelle à l'énergie de l'impression morbide, à l'action que le virus exerce sur l'économie, et habituellement en rapport avec l'abondance de l'éruption. Cette fièvre est en général rémittente, et, suivant le docteur Gariel, elle est constituée par une série d'accès dont chacun correspond à une poussée éruptive dans la période suivante. Telle est la période prodromique ou d'invasion. Sa durée moyenne est de deux à quatre jours, le plus souvent elle n'en dure que trois. Je l'ai vue se prolonger pendant neuf et même onze jours.

Pendant cette période, le travail morbide exprime sa tendance à se localiser sur les téguments par la rougeur et la turgescence de la face, par la congestion de la muqueuse gutturale.

Dans la période suivante, la localisation du travail morbide s'accroît davantage. Chaque poison a sa voie d'élimination. De même l'élimination des principes contagieux semble se faire, en partie du moins, par les émonctoires naturels. Je sais que l'opinion qui place les pustules varioliques dans les organes sécréteurs de la peau et des membranes muqueuses est à peu près abandonnée aujourd'hui; et cependant les apparences extérieures semblent lui donner raison. Sur les téguments des varioleux, dans les varioles moyennes, on voit souvent, à côté des

follicules cutanés saillants, mais sains, d'autres qui, sans offrir plus de saillie, sont injectés et congestionnés; ceux-ci par des transitions insensibles et par un développement progressif nous conduisent à d'autres qui ont une vésicule au sommet. Plus loin se trouvent des pustules en pleine efflorescence, et dont la dépression ombilicale semble trouver une explication très-satisfaisante dans la résistance du petit conduit sécréteur de la glande cutanée. On peut souvent suivre cette évolution; et je conserve des doutes sur l'exactitude des études anatomiques qui renversent cette théorie. Dans les varioles moyennes, comme dans beaucoup d'autres éruptions cutanées, il n'est pas rare de voir les pustules se grouper en cercles ou demi-cercles; il y a très-probablement une disposition anatomique qui commande cette forme, si caractérisée dans la rougeole, la roséole et plusieurs dermatoses syphilitiques.

Quoi qu'il en soit de cette question très-secondaire, mais sur laquelle j'ai voulu appeler en passant votre attention, l'éruption débute par la gorge et par la face; plus tard elle envahit la poitrine et les membres. Elle se manifeste sous forme de papules coniques, bientôt vésiculeuses au sommet, qui se transforment en pustules. Une sécrétion plastique disposée à son origine par points contigus ou par anneaux concentriques forme la base de la pustule et baigne dans un liquide séro-purulent; elle constitue l'élément principal des pustules du tégument muqueux et leur donne une couleur d'un blanc nacré.

Suivant l'abondance de l'éruption à la face, où elle offre presque toujours son maximum de développement, on distingue la variole en discrète, cohérente, confluente.

Dans les varioles discrètes ou bénignes, la fièvre tombe après l'éruption; elle persiste dans les varioles confluentes ou graves.

De quatre à sept jours après le début de l'éruption, celle-ci est arrivée à son évolution complète; si la fièvre s'était apaisée, elle se rallume; si elle avait persisté, elle augmente. En même temps que la réaction générale s'exaspère, la réaction locale atteint son summum, quand elle n'est pas entravée par quelque complication ou par la malignité de la maladie. Les pustules sont turgescents; leur ombilic disparaît dans les formes discrètes. Si elles sont nombreuses, elles s'accroissent par leurs bords, les régions qui les supportent se tuméfient, et ce gonflement, suivant la marche de l'éruption, apparaît d'abord à la face, le jour suivant aux mains et plus tard aux pieds. Les glandes salivaires subissent le retentissement irritatif de la stomatite varioleuse,

et la salivation, qui avait commencé avec l'éruption buccale, devient très-abondante. Ce symptôme, auquel Sydenham attachait une grande importance au point de vue du pronostic, témoigne en effet de l'énergie réactionnelle de l'organisme.

Cette crise fébrile, qui a été appelée fièvre secondaire, fièvre de suppuration, dure de vingt-quatre heures à deux ou trois jours; elle peut se prolonger au delà de ces termes, mais quand elle persiste pendant la dessiccation, il faut soupçonner quelque complication.

Cet acte morbide constitue dans son ensemble la période d'éruption, qui a été scindée en deux par les anciens pathologistes. Ils ont fait une période distincte de la réaction secondaire et l'ont appelée période de suppuration.

Pour nous la troisième période sera la période de dessiccation. Les pustules se dessèchent, leur dessiccation commence par leur centre; tantôt elles se couvrent, en se rompant, de croûtes melliformes, tantôt elles deviennent noires et cornées; d'autres fois leur disque se durcit au milieu de la pustule vide; ce sont les varioles siliquieuses. Sur les membres souvent elles se rident et s'excorient sans faire croûte. Ces croûtes finissent par tomber, laissant à leur place une dépression violacée, dont la surface est quelquefois ulcérée, mais qui est habituellement le siège d'une desquamation furfuracée.

On a divisé les varioles en bénignes et en malignes.

Dans les premières, la maladie évolue d'une façon régulière; l'hygiène fait à peu près tous les frais du traitement, et s'il survient quelques complications, les indications qui en ressortent sont simples et faciles à remplir.

Mais trop souvent il n'en est pas ainsi; sous l'influence de conditions individuelles fâcheuses, ou sous l'action de causes générales, la marche de la maladie peut être modifiée; elle peut prendre un caractère de malignité, dont la forme et les traits saillants peuvent se montrer, à la même époque, chez un grand nombre de malades, et donnent à l'épidémie son cachet particulier, sa marque constitutionnelle.

Tantôt la dépression des forces et l'impuissance de l'organisme à réagir sont le phénomène dominant: c'est la forme adynamique; tantôt l'altération profonde du sang se traduit par une tendance aux gangrènes et aux hémorrhagies: c'est la forme putride.

D'autres fois le poison virulent amène dans les fonctions nerveuses un trouble qui se traduit par l'incohérence des symptômes, par le

désordre des fonctions intellectuelles, sensoriales et motrices: c'est la forme ataxique.

La malignité, ou plutôt la gravité peut dépendre de certaines affections locales. Ainsi l'asphyxie consécutive au développement de pustules sur le larynx, accident que je désigne ordinairement sous le nom de *croup varioleux*, et qui avait déjà attiré l'attention de Rhazès, est une complication grave et qui peut entraîner la mort des varioleux.

Dans ces formes graves de la variole, après des prodromes violents et quelquefois de courte durée, l'éruption paraît ordinairement confluyente. Après la poussée éruptive, la fièvre persiste; elle est accompagnée de délire, de tremblement, d'anxiété, de défaillance, parfois de mouvements convulsifs. J'ai observé une fois chez un homme des accidents cataleptiques; d'autres fois les malades sont assoupis, la voie est rauque ou éteinte; chez quelques-uns la diarrhée remplace la constipation très-habituelle dans les formes bénignes. Au lieu de se développer, les pustules s'affaissent, les téguments qui les supportent se dépriment au lieu de se tuméfier; la peau de la face ardoisée, grisâtre ressemble à du parchemin mouillé; l'épiderme fendillé se détache par lambeaux; la surface excoriée du derme est le siège d'un suintement sanguinolent, elle prend une coloration noirâtre; les lèvres sont tuméfiées et saignantes, la langue et les gencives sont fuligineuses, la bouche et toute la surface tégumentaire exhalent une odeur fétide; là où les pustules ne sont pas confluentes, elles sont entourées d'un cercle violâtre; des pétéchies peuvent se montrer dans leurs intervalles. Les malades ne salivent pas, ce qui prouve que le stimulus inflammatoire, presque nul autour des pustules, n'est pas senti par la glande salivaire. L'absence de ptyalisme, si importante aux yeux de Sydenham, peut être comparée à cette indifférence que la bouche éprouve pour le mercure dans les péri-tonites purulentes et dans d'autres affections pyogéniques.

La mort survient du neuvième au onzième jour ou dans les trois premiers jours de la troisième période.

A l'autopsie on trouve le sang diffluent, ou coagulé en gelée de groseille, des congestions passives et des ecchymoses dans les viscères, des pustules dans le larynx et dans les bronches, des pneumonies lobulaires; dans l'intestin on observe parfois une véritable éruption, indépendamment du développement morbide des follicules de Peyer et d'autres éléments sécréteurs.

Je le répète, je n'ai pas voulu tracer l'histoire de la variole. J'en ai

BIBLIOTHEQUE
FAC. DE MED. MARSEILLE